



HAL
open science

Philosophie de la dette Excès et mesure chez François Rabelais

Bruno Pinchard

► **To cite this version:**

| Bruno Pinchard. Philosophie de la dette Excès et mesure chez François Rabelais. 2024. hal-04436709

HAL Id: hal-04436709

<https://hal.science/hal-04436709v1>

Preprint submitted on 3 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philosophie de la dette

Excès et mesure chez François Rabelais

par Bruno Pinchard

L'autre Bible

La lecture de Rabelais ne fait pas que ravir l'amateur de vieux mots français, elle pose des défis tellement nombreux et tellement déconcertants qu'il pourrait être tentant de renoncer aux leçons de sagesse qu'elle promet pour se contenter d'en résoudre la provocation en un verre de vin.

Mais si ce verre est toujours bien venu, essayons de se représenter le jeu de géant qui se tient ainsi à l'orée de notre littérature : Rabelais va réécrire la Bible, non pour la parodier ou pour la reconduire à une lecture partisane, il va la raconter avec d'autres moyens, d'autres racines, d'autres hommes : non seulement avec Adam, Ève, Caïn, Abel Noé, Abraham, Moïse, mais avec une généalogie de géants gaulois et français qui finissent par confondre une entreprise prétendument aristophanesque en un talmud celtique, une cabale occidentale, et finalement une leçon de variation sur un texte originaire que les beaux joueurs de cornemuse hébraïque livreraient à une liberté toute noachique¹. Le Livre est restitué à sa créativité et sa prolifération native parmi les signes : l'imprimerie a gagné la partie².

Tout est démesuré dans cette nouvelle Bible des hommes, à commencer par son ouverture avec ce nouveau « Béréchit » que sont les « Beuveurs tresillustres³ », et son achèvement par « Sela, Beuvons⁴ », parole de psalmiste. Le récit du peuple élu croise désormais d'autres élections et d'autres résurrections. Lire Rabelais c'est accepter ce chaos, barbouillé à la façon des dessins d'enfants. Mais sous la gaminerie, la transgression fait son chemin.

¹ Les Massoretz sont des « bons couillaux, et beaulx cornemuseurs Hebraïques », *Pantagruel*, P, p. 221 (je cite l'édition de Mireille Huchon dans la Bibliothèque la Pléiade — cette formule date de l'édition de 1542, l'édition originale comportait seulement : « interpretez des saintes lettres hebraïques »). Dans des vers énigmatiques, les « Franfreluches antidotées » du *Gargantua* semblent mettre en cause ceux qui veulent « Assubjectir es dictz des Massoretz », G. II, p. 12, ce qui expliquerait l'affirmation du Prologue du *Pantagruel* selon laquelle l'auteur ne saurait mentir : lui ne parlera pas « comme les juifz de la loy ». Dans le *Cinquième livre*, le message de la Dive bouteille comporte ce vers radical : « En joye soit l'Aire de Noach close » qui fit le don du vin aux hommes, CL, XIV, p. 832 ; cf. mon article : « Comment l'ère de Noé peut-elle être close ? Rabelais et la fin du noachisme », in HUCHON (Mireille), LE CADET (Nicolas), MENINI (Romain) (dir.), *Inextinguible Rabelais*, Classiques Garnier, Paris, 2021, p. 373-390.

² Dès le Prologue du *Pantagruel*, il célèbre ainsi la « Chronicque Gargantuine » : « il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans. » P. Pr. , p. 215.

³ G, Pr. p. 5.

⁴ *Quart livre*, QL, LXVII, p. 701. Il s'agit de la dernière ligne publiée par Rabelais de son vivant.

Ce nouvel Évangile du géant christique, Pantagruel, n'offre pas seulement des variations sur autre livre sacré qui le précède, il brasse les savoirs disponibles, les tentations de l'intelligence, les œuvres de la mémoire et de l'érudition, et d'abord celles de l'humanisme, humanisme italien, et bientôt lyonnais puis parisien. Mais au lieu de chercher un lien harmonique entre les pans de ce savoir ainsi entonné dans le grand tonneau du bonimenteur, Rabelais pratique plutôt l'accumulation et le désordre résolu, veillant plus à l'ivresse qu'à la coupe⁵. Et ce désordre n'est pas seulement sédimentaire, il est antinomique. Cette passion de la contradiction soulève l'œuvre du grand rhétoricien.

À charge pour nous lecteur de tracer un chemin dans cet excès, à la recherche des formes portantes de l'arche où vient s'entasser l'humanité des bons et des moins bons. Je crois qu'une des travées porteuses est dans la proportion subtile entre mesure et excès qui soutient la verve de l'auteur. Tout est ivresse dans ce discours, et pourtant il ne dédaigne pas de reprendre le discours humaniste de la modération. Mais à peine posé, ce fondement est relancé vers de nouveaux excès, selon un rythme d'éclairages apolliniens et d'hybris dionysiaques qui devrait faire réfléchir une époque qui semble ne se reconnaître que dans l'économie de soi. On y reconnaît la marque de l'épopée du géant : il perçoit des moments favorables pour son intelligence, il marque des arrêts avec toute l'étreinte de sa force, mais n'arrête jamais sa course avant d'avoir conquis l'Olympe.

L'apologue de la cognée et l'éloge de la *mediocritas*

Le *Quart livre*, le dernier publié par Rabelais, contient ainsi un éloge de la *Mediocritas* romaine d'une singulière vigueur, d'autant plus qu'elle se nourrit d'un des exploits du prophète Élisée qui aurait, à l'aide d'un bâton, retrouvé le fer d'une hache tombée dans le Jourdain en le faisant flotter⁶. Voici maintenant comment Rabelais construit son propre récit, en s'appuyant à la fois sur la référence biblique (rappelant que la hache était utilisée par un « fils de prophète » qui voulait étendre la maison

⁵ « Et paour ne ayez, que le vin faille, comme feist es nopces de Cana en Galilée. Autant que vous en tireray par la dille, autant en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisable. Il a source vive, et vene perpetuelle. [...] C'est un vray Cornucopie de joyeuseté et raillerie. Si quelque foys vous semble estre expuysé jusques à la lie, non pourtant sera il à sec. Bon espoir y gist au fond, comme en la bouteille de Pandora : non desespoir, comme on bussart des Danaïdes », *Tiers livre*, TL, Pr. p. 351-352. Si ce vin ne manquera pas, c'est que Pantagruel, comme le Christ, changera l'eau puisée à la fontaine en vin.

⁶ Cf. *II Rois*, 6, 4-7. Rabelais cite *IV Rois* en suivant la Vulgate.

d'Élisée en abattant des arbres pour en faire des poutres) et sur une fable d'Ésope citée par dans un *Adage* d'Érasme⁷.

Un pauvre bûcheron perd sa hache dont dépend son travail et sa survie. Il demande à Zeus qu'elle lui soit restituée, ce que le dieu accorde. Et Rabelais de prolonger sa réflexion, où se mêlent le pouvoir attribué à Élisée, successeur d'Élie, et la pauvre prière de Couillatris :

S'il eust soubhaité monter es cieulx dedans un charriot flamboiant, comme Helie : multiplier en lignée, comme Abraham : estre autant riche que Job, autant fort que Sanson, aussi beau que Absalon : l'eust-il impétré ? C'est une question⁸.

Cette « question » est la bifurcation de Rabelais : son épopée du peuple choisit des désirs stoïciens et ne quitte pas le tonneau de Diogène. Elle est pourtant fidèle à la lettre du récit thaumaturgique attribué à Élisée. Quant à Jupiter cèdera au vœu de Couillatris, en lui octroyant non seulement sa cognée, mais trois, et non seulement de fer, mais une d'argent et une d'or, sous une condition expresse cependant : il faut qu'il s'empare en premier de la sienne en fer, sinon il aura la tête coupée par elle... Voici donc, à force de *mediocritas*, à la fois biblique et humaniste, Couillatris riche et béni des dieux. Et pourquoi ? Parce qu'il a « opté et soubhaité mediocrité en matière de coignée⁹ ».

Mais l'histoire ne s'arrête pas là ! Couillatris riche, change ses deux haches précieuses en pièces d'or et d'argent, et acquiert « force mestairies, force granges, force censes, force mas, force bordes et bordieux [...]. Et en peu de temps feut le plus riche homme : voyre plus que Maulevrier le boyteux¹⁰. »

Là, tout change : tout le monde avait pitié de Couillatris, désormais tout le monde l'envie. Quand et comment a-t-il acquis ce « trésor », demande-t-on ? Parce qu'il a perdu sa coignée ? Alors tout le beau monde du village de perdre et reperdre sa coignée espérant un sort semblable. Certains gentilshommes sans fortune en viennent même à vendre leurs épées pour acheter des cognées et ainsi les perdre ! Mais, choisissant toujours la coignée d'or quand ils la recouvrent, ils finissent la tête tranchée par leur coignée de fer ! Et Rabelais de conclure, au milieu de mille circonlocutions suggestives :

⁷ *Adages*, IV, III, 57, (n° 3257, dans l'édition bilingue dirigée par Jean-Christophe Saladin, Les Belles Lettres, Paris, 2011) qui part d'une fable d'Ésope, « Le bûcheron et Hermès », *Fables*, 183. Érasme ne cite pas le livre des Rois, mais le titre de l'Adage peut laisser supposer une allusion : « Le fleuve n'apporte pas toujours les haches ». Mais Érasme use de ses sources pour fournir un enseignement moral, tandis que Rabelais garde leur dimension à la fois sacrée et obscène, redoublée par le fait qu'Élisée accomplit ce miracle après avoir guéri de la lèpre Naamân et accablé du même mal Guéhazi. Il y a ici en attente une singulière identification entre Rabelais et Élisée, qui pourrait conférer une portée messianique au pantagruélisme.

⁸ TL, Pr., p. 525-526.

⁹ QL, Pr., p. 532.

¹⁰ *Ibid.* Maulevrier le boîteux était un voisin de la Devinière. Dans le texte biblique, cette acquisition de biens agricoles après un don vaudra à Guéhazi d'être frappé de la lèpre. (II *Rois*, 5, 26).

Souhaitez doncques mediocrité, elle vous adviendra, et encore mieulx, deument ce pendens labourans et travaillans.¹¹

Cet épisode, aussi émouvant que burlesque par ses sous-entendus constamment obscènes, laisse méditatif sur les lois de la circulation de l'argent au temps de ces Chroniques : le seul moyen de multiplier son bien est la découverte d'un trésor. Rabelais laisse d'ailleurs échapper une remarque qui en dit long sur ce stade économique où l'on observe comment paysans comme petits nobles subissent le même sort d'irréremédiable pauvreté. Ils ne peuvent alors que déraisonner, perdant à la fois leur position sociale (les nobles vendent leur épée) et la sagesse face aux dieux :

Et doncques telle est on temps praesent la revolution des Cieulx, la constellation des Astres, et aspect des Planettes, que quiconques coingnée perdra soubdain deviendra ainsi riche ? Hen, hen. Ha, par Dieu, coingnée, vous serez perdue, et ne vous en déplaie¹².

Et pourtant ce raisonnement aberrant ne cache-t-il pas une vérité indéniable ? Le temps de la Renaissance, à force de circulation débridée de l'argent et de systèmes de crédit, n'est-il pas le temps d'une telle « révolution » où, avec rien, ou presque, moyennant une accumulation primitive opportune, on peut multiplier son avoir et changer le cours de sa fortune ? Rabelais, qui défend une *mediocritas*, est aussi le témoin de cette puissance miraculeuse de l'argent. *Le Tiers Livre* en a fourni une analyse précise et éclairante. Elle bouleverse le système des mesures institué par l'humanisme naissant. Rabelais nous l'avait promis : son livre

Revelera de tres haultz sacrements et mysteres horrificques, tant en ce que concerne nostre religion, que aussi l'estat policq et vie oeconomique¹³.

Cosmologie de la dette et des emprunteurs

Revenons en arrière : qu'a fait Couillatris avec son argent tombé du ciel ? Il a acheté des biens de production. Il s'est assuré mieux qu'un revenu, il a construit une ascension sociale bien réglée par des initiatives que n'aurait pas reniées le bon père de famille que se voulait Alberti. Il est entré dans un processus économique. Que

¹¹ Op. cit., p. 534.

¹² TL, Pr., p. 533.

¹³ G., Pr., p. 7.

manquera-t-il à Couillatris pour devenir vraiment riche dans cette histoire ? Au jugement de Panurge, l'homme aux mille tours, l'audace de l'emprunt ! Le XVI^{ème} s. voit s'embraser le processus de la dette, non seulement sur le mode de l'usure, mais d'abord sur la base d'une évaluation des bénéfices obtenus par le jeu de la dette et de l'investissement. Au temps des grandes découvertes et des profits escomptables d'une aventure outre-mer, le sujet est à l'ordre du jour. Panurge va en présenter la face outrancière, mais dans son excès même elle jette un jour nouveau sur les limites du système de mesure dont Rabelais un instant s'est fait le promoteur.

À Pantagruel, son financier, qui lui reproche son train de vie dispendieux, Panurge rétorque que l'important n'est pas d'être « mesnagier » de son argent¹⁴, mais de savoir dépenser et se libérer de la fixité d'un avoir. Mais non seulement faut-il dépenser, encore faut-il emprunter. Car la dette n'est pas seulement la circulation de l'argent, c'est la vie même ! Tout est circulation, emprunt et réciprocité de dette dans le corps humain, dans le savoir, dans le cosmos. Panurge sera le rival redoutable de l'économe chanceux bien couillu, Couillatris.

L'emprunteur, continue Panurge, est plus fort que Dieu, il met en défaut la maxime selon laquelle rien ne se crée de rien, puisque le débiteur crée de la dette et des crédateurs. Panurge, grevé de dettes, s'estime ainsi « facteur et createur » et émet un jugement définitif sur les économes. Ils sont damnés : « Qui rien ne preste, est creature laide et mauvaise : creature du grand villain diantre d'enfer¹⁵ ». Mais malgré la réprobation de son maître Pantagruel saisi devant pareil discours, Panurge conclut de façon péremptoire : tout le monde emprunte aujourd'hui et il n'y a rien de plus à la mode que de faire des dettes. Mais il y a loin entre le désir et l'agir. Tout le monde n'est pas capable d'entrer en dette. Lui, Panurge, le peut¹⁶ !

Voilà donc cette révolution des cieux que méditait Rabelais : aujourd'hui, le monde entre en dette et fait reposer sa prospérité sur cet envol du découvert financier, et bientôt moral. La conclusion panurgesque prend une portée ontologique :

Bien pis y a, je me donne à saint Babolin le bon saint, en cas que toute ma vie je n'aye estimé debtes estre comme une connexion et colligence des Cieulx et Terre : un entretenement unique de l'humain lignaige : je dis sans lequel bien tost tous humains

¹⁴ TL, II, p. 358.

¹⁵ TL, III, p. 361.

¹⁶ TL, III, p. 362.

periroient : estre par adventure celle grande ame de l'univers, laquelle selon les Academicques, toutes choses vivifie¹⁷.

À cet instant le texte s'emporte et commence une reprise, sous le registre de la dette, non seulement de l'idée ficinienne des influx célestes et terrestres, mais de tout le continent hermétique de la première Renaissance, y compris la circulation du sang telle que l'entretient, à force d'emprunt et de dette, l'absorption du Pain et du Vin. Rien n'échappe à la dette, on le voit, même la portée de la prière eucharistique et ce n'est pas seulement un nouveau système économique qui s'ébranle sous nos yeux, mais un nouveau Graal et une nouvelle Alchimie :

Plus grande n'est la joye des Alchymistes, quand après longs travaux, grand soing et despense, ilz voyent les metaulx transmuez dedans leurs founeaulx¹⁸.

Nul besoin d'aller plus loin : Panurge invente la magie du capitalisme financier sous nos yeux et le seul à s'en inquiéter reste le vieux féodal patriarcal, Pantagruel, qui veut en finir d'un coup avec cette frénésie. Il ne fera que décupler l'insolence de son disciple : le maître, s'appuyant sur Platon et Paul, soutient :

Ainsi est ce grande vergouigne, tousjours, en tous lieux, d'un chascun emprunter, plus toust que travailler et guaingner¹⁹.

Il va même jusqu'à cette sentence sublime pour protéger son ami : « dorenavant ne vous atachez à crediteurs : du passé je vous delivre ». Mais rien n'y fait. Panurge remercie dans un élan du cœur son bienfaiteur, mais il ne peut cacher son inquiétude d'homme moderne face au monde réfuté du bon géant : « Car dorenavant estant quitte quelle contenance auray je²⁰ ? » Car tout le monde le sait : « les Diables ayment fort les quittes²¹ ».

Les anges noirs du Carême

Pantagruel refuse de toutes ses forces la dérive panurgesque et le monde qu'elle entraîne avec lui. Pourtant, il est une extrémité que la *mediocritas* ne saurait souffrir, c'est celle du Carême et de son chef « Quaresmeprenant ». Le dessein de Rabelais en son humanisme a beau être prudent envers les forces de déréalisation qui s'emparent du

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ TL, IV, p. 366.

¹⁹ TL, VI, p. 368.

²⁰ TL, VI, p. 369.

²¹ TL, XXIII, p. 422. Tout au contraire, « l'ame d'un home endebté est toute hectique et discrasinée. Ce n'est viande à Diables ».

monde, cet humanisme ne saurait être ignorant de la force gigantesque qui l'inspire. Or un géant ne se plie pas aux lois mécaniques des « preneurs » de Caresme.

Issu de la farce de Maître Pathelin, la figure carnavalesque de Quareshmeprenant, au centre du *Quart livre*, va nous aider à préciser l'horizon effectif de la médiocrité vantée par l'ouvrage. Si Rabelais raille et dénonce la « philautie²² » de Panurge, l'autorité platonicienne et évangélique de Pantagruel ne signifie aucun retour aux abstinences monastiques. Ce Quareshmeprenant va être dénoncé comme un « grand avaleur de poys gris », « un demy geant à poil follet et double tonsure », complice des médecins comme des prêcheurs catholiques, toujours chagrin et ne participant jamais aux « noces » et préférant la nourriture salée aux andouilles, « ses ennemies mortelles : contre lesquelles il a guerre sempiternelle²³. » Sans Mardigras, il les aurait déjà exterminées.

Mais quel est-il ce producteur de brochettes ? Non seulement un dévot, mais une machine ! Il est une collection de choses, animées par un mécanisme, comme l'instrument de musique qu'est l'épinette « organisée », la vielle, la cornemuse, le cornet à bouquin, le rebec. Rabelais se livre ici à une dissection dans les règles, mais où chaque organe est une machine. Et le corps tout entier de ce faux géant que fait-il ? Comme un four programmé, chacun de ses mouvements engendre un mets particulier : anguilles, canards, pâtés de lièvre, bœuf fumé, porc au chou etc.

Sa formule productive est simple : « Travailloit rien ne faisant : rien ne faisoit travaillant²⁴ ». Rabelais pressent l'automatisation. Il ne sépare pas le jeune du mécanisme. Quiconque s'aventure dans le jeune trouve la machine. Cette formule ne doit rien à la fantaisie, elle est moderne.

Les maîtres de la privation sont des machines de la production. Cette équation nous la connaissons : c'est, de la machine à tisser à la cuisine robotisée, le secret de l'abondance à flux tendu. Privation et consommation, telles sont les recommandations d'État sur la santé des citoyens. N'hésitons plus, ce monstre, qui a sa « geniture comme un cent de clous à latte », c'est l'homme de la prédestination calviniste errant par les chemins de la privation productive : l'heure de la restriction souriante et de l'automatisation économique du désir. Contester le carême, ce sera déjà introduire un principe gigantesque contre le transhumanisme en marche. Nul étonnement que

²² Que Rabelais traduit par « amour de soi » : cf. QL, Prologue, p. 528 et *Briefve declaration d'aulcunes dictions*, p. 705. Cet amour excessif de soi, on l'a vu, n'a pas qu'une portée morale, il procède d'abord un geste économique.

²³ QL, XXIX, p. 606-607.

²⁴ QL, XXXII, p. 614.

Quaresmeprenant ait « la raison, comme un tabouret²⁵ », petit tambour sur lequel frappent les événements dont nous sommes désormais les contemporains.

L'homme-machine n'appartient ni à Descartes, ni à La Mettrie, mais à Rabelais percevant que le mécanisme est un carême. Carême de quel charnage ? Carême des liens cosmiques. Les modernes ne sont pas tant assoiffés de puissance. Ils sont assoiffés de Carême. Rabelais domine ici l'Occident de toute sa hauteur : nous ne souffrons pas d'asphyxie, mais d'anorexie... Tant de boudins et d'andouilles, tant de moutarde et de poularde, pourquoi donc ? Pour nous prévenir : nous ne jouissons que de nos interdits. La double tonsure n'était qu'un avertissement. Dans le fond, nous n'avalons plus rien. Voilà le nihilisme. Plus rien ne passe. Notre intestin est un « daviet²⁶ » : une pince et, comme Quaresmeprenant, nous grignotons *par soupçon*²⁷...

La maladie est grave. Il n'est pas question de la justifier au nom d'une *mediocritas*, aussi dorée qu'on voudra. Mais, attention, Quaresmeprenant est mondial, il règne sur les ondes et les images, il est écologiste et amateur de traçabilité. Tenez, il ne saurait être pris au dépourvu : « Escrivoit sus parchemin velu avecques son gros guallimart Prognostications et Almanaz²⁸ ». Avis aux amateurs de pronostics blafards et de statistiques affolantes : Quaresmeprenant est de la même étoffe que Bringuenarilles. Profession : « avaleur de moulins à vent²⁹ » aux deux îles de Tohu et Bohu...

Physis et Antiphysie

Nous avons le portrait de notre homme entre les lignes dansantes de la fatrasie : « Voylà le guallant, dist frere Jan. C'est mon home. C'est celuy que je cherche³⁰ ». Il veut le provoquer en duel. Pantagruel est plus sage. Il doute qu'il s'agisse bien d'un homme. Il cherche alors dans sa mémoire mythologique s'il est encore possible de donner un sens à ce spectacle désarmant : l'homme économe de sa salive ! Quel étonnement puisque ses glandes salivaires sont « comme une navette³¹ » ? Ne manquent-elles pas dramatiquement de dettes ? Et Quaresmeprenant n'est-il pas, dans sa carrure économe, le prince des quittes ? Il est d'abord une inversion des pouvoirs de la nature. Rabelais demande à Pantagruel d'en présenter la preuve.

²⁵ QL, XXX, p. 610.

²⁶ QL, XXX, p. 609.

²⁷ QL, XXXII, p. 614.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ QL, XVII.

³⁰ *Ibid.*

³¹ QL, XXX, p. 608.

Pantagruel se souvient que Physis, la Nature, engendra de soi Beauté et Harmonie, tandis que Antiphysie, « partie adverse de Nature », engendra la discordance et la laideur par son union charnelle avec la terre³². Or, les enfants d'Antiphysie se reconnaissent par leur tête ronde, tellement ronde qu'ils ne marchent pas, mais roulent. Ce sont ces boules androgynes du discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon. En revanche, les enfants naturels de Physis, n'ont été appelés qu'à une rotation de 180°, au point que leurs branches désormais reposent sur la terre et leurs racines s'étendent par leur ciel.

Antiphysie est fière de ses enfants et vante leur participation circulaire à la rotondité des cieux. Pourtant ces êtres sphériques sont exactement le contraire des hommes, qui n'ont pas les pieds en l'air, mais les cheveux. Le dérèglement de la pensée n'a plus de limites chez les partisans d'Antiphysie : certes, les hommes sont bien des arbres renversés, mais rien ne vaut, au contraire, une forme plus semblable à l'arbre qui repose en terre par ses racines et fait voler ses branches au vent. Antiphysie réduit l'humanité à une plantation et se vante de l'alignement de ses créatures. Exit la beauté et l'harmonie.

L'homme platonicien naît d'une inversion de l'arbre, mais Antiphysie, en pleine exaltation transhumaniste, croit faire mieux en revenant au culte des racines. Ses enfants ont, de plus, les bras vers l'arrière pour se défendre, se contentant des dents pour se défendre par devant. Bref, ces drôles d'animaux l'emportent en tout sur les hommes, si chétifs avec leur légère dépression aux tempes, qui les empêche clairement de rouler comme des balles.

Antiphysie dans sa frénésie a su convaincre de sa supériorité. Tous les fanatiques suivent ses enseignements, et Rabelais n'hésite à énumérer aussitôt pêle-mêle les professeurs de la Sorbonne et les disciples de Calvin, un professeur du Collège de France comme Guillaume Postel comme les juges inquisiteurs : ils appartiennent tous à la race des « monstres difformes et contrefaits en despit de Nature³³ ».

Rien n'est plus divertissant que de voir Rabelais jouer avec Platon et pousser jusqu'à l'absurde la nostalgie d'Aristophane pour les boules androgynes du *Banquet*, tandis que le *Timée* poursuivra l'éloge de l'arbre renversé.

32

³³ QL, XXXII, p. 615.

Sont enfants d'Antiphysie, en ce chapitre qui conclut l'aventure de Quaresmeprenant, tous ceux qui trouvaient la porte de l'abbaye de Thélème fermée. Le placard affiché sur la porte d'entrée les énumérait de la même façon et dans le même style. Le *Quart Livre* lui-même s'achèvera par une vigoureuse canonnade contre une île où prospère la montagne de l'Antiparnasse. Rabelais tire à bout portant contre cette génération des « anti » qui ne vivent que d'un refus mécanisé de la perfection de l'homme. Il a une parole brève mais puissante pour les qualifiés : « Rien ne craignoit que son ombre, et le cris des gras chevreaulx³⁴ ». Ces êtres défient la vocation bachique de l'homme : le soleil à midi et le chevreau baignant dans le lait.

Quant au *Cinquième* et dernier livre, le prolongateur de Rabelais restera fidèle à cet éloge de la Nature, vraie mesure entre excès et médiocrité dans la civilisation pantagruélique : il signera NATURE QUITE, où l'on reconnaîtra aussi bien l'ami de Rabelais, Jean Turquet de Mayerne, que l'association ultime d'une nature plénière et d'un jubilé effaçant la dette dont la promesse avait traversé la narration désormais achevée des cinq livres.

Nature quite est donc le dernier mot et il est le point de rotation d'une œuvre qui cherche la dépense tout en cherchant à en contenir les dettes dans un culte raisonnable de la nature. La *mediocritas* ne suffit pas, il faut lui permettre de jouer avec l'expansion des influences terrestres et terrestres, au risque de faire de nous, les Parnurge de la terre, de grotesques pleurards prompts à fondre en coliques. Mais l'alternative à cette lâcheté des sphincters n'est pas la rectitude mécanique des Quaresmeprenant qui, outre qu'ils dépensent toute leur force répétitive à dénoncer ceux qui ne se soumettent par à leurs lois de restrictions, annoncent un machinisme obsessionnel qui, alliant les pleurs sempiternels de repentir à la fabrication industrielle de brochettes, manquent en tout point la vraie élévation de la nature qui fait les hommes quittes, sans les livrer aux diables d'un consumérisme normalisé.

Je n'ai fait que lire trop vite ces textes aux mille significations et sans doute, qu'il s'agisse de Platon ou d'Aristote, une mystérieuse philosophie ne manquerait pas de retrouver les noms de l'Être et de l'Un dans la procession cosmique qui se joue dans les mythologies pantagruéliques. Mais convenons que Rabelais ne parle pas qu'aux trublions, il lit si profondément dans son bréviaire qu'il devine non seulement les enseignements les plus subtils du culte des saints héritiers des dieux antiques, mais il

³⁴ QL, XXXII, p. 614.

pressent la suite des temps où l'on ne mangera, pour suivre là encore le texte, que des pièces d'armure non sans les avoir salé à outrance³⁵.

Le récit pourrait se continuer sans pause car la vieille guerre entre Quaresmeprenant et les andouilles, envenimée par le Concile de Trente, va provoquer une guerre dans laquelle les Pantagruélistes vont être engagés bien malgré eux, où sera fait un usage démesuré de la moutarde. Mais tout viendra à son terme, dès lors qu'interviendra le mythe réconciliateur du Graal :

moustarde estoit leur Sangreal et Bausme céleste : duquel mettant quelque peu dedant les playes des Andouilles terrassées, en bien peu de temps les navrées guerissoient, les mortes resuscitoient³⁶.

Ivre de transgression et de double sens, la geste pantagruélique peut se suspendre sur ce dernier trait. Rabelais est-il en tout maître de son verbe et sa puissance de conception est-elle proportionnée à sa capacité de récapitulation ? Cette question ne s'épuise peut-être pas dans l'épaisseur du livre qu'il nous a laissé, elle se déploie sur toute la séquence de temps qu'on appelle Histoire de France et d'ailleurs. À force de Quaresmeprenants et de guerres des andouilles, cette histoire fait courir la fable qui semble s'achever dans une colique sans remède. Nous n'en connaissons pas le terme, mais nous aurons appris que pas une de ces aberrations, pas un de ces aléas, tours et retours ne manquera de trouver *dans la langue française* le mot, que dis-je, la nuance, ou encore le pressentiment ou le frisson, qui permet de les nommer — comme par leur nom propre. « Sela, Beuvons. »

³⁵ Toujours à propos de Quaresmeprenant : « Les alimens des quelz il se paist sont aubers sallez, casquets, morrions sallez, et salades sallées. Dont quelque foyz patit une lourde pissechaulde. », QL, XXIX, p. 606. La complexité des allusions décourage ici le déchiffrement...

³⁶ QL, XLII, p. 637.

